

Écouter les ombres

Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Boréal, 2009 [1945], 466 p.

Hélène Frédérick

Number 306, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Frédérick, H. (2015). Review of [Écouter les ombres / Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Boréal, 2009 [1945], 466 p.] *Liberté*, (306), 67–68.

d'un labeur éreintant, mais gratifiant qu'on avance à travers chacune des historiettes et des portraits de ces êtres rencontrés et admirés par l'institutrice. Mais c'est sans compter l'arrivée d'un nouvel élève, Médéric, dont le récit prend à lui seul presque la moitié du livre. En effet, quand survient Médéric sur sa jument, dans « De la truite dans l'eau glacée », on assiste à une petite révolution, à ce qu'il serait possible de qualifier de *perte de contrôle* de la romancière. Soudain, la narration se fait plus vive, s'emballe et se laisse aller à des métaphores et à des images d'une vivacité inédite. C'est qu'aux côtés de Médéric, la jeune maîtresse découvre à la fois l'amour et toute la cruauté qu'il implique et sous-entend et, à mesure qu'elle relie les événements, on comprend avec elle la fragilité de tout cela, alors que sa retenue déjà légendaire semble sur le point de céder

à quelque chose d'autre, à quelque chose de grandiose et de dangereux. Le livre se referme sur un grand départ, et sur un bouquet de fleurs séchées.

Plus je pense à ce beau récit, plus je me dis que, d'une certaine manière, l'arrivée et la fuite de Médéric servent à nous rappeler qu'approcher Gabrielle Roy aujourd'hui, en dehors du cadre scolaire et académique, c'est aussi lui redonner, en tant qu'écrivaine, le droit d'être autre chose qu'un modèle à suivre ou une dissertation à remettre à échéance : comme sa narratrice, elle est peut-être moins docile qu'on ne le croit. Après tout, quel destin ennuyant pour celle qui a tant et si bien parlé de l'école, du lieu comme de l'idée, de son importance dans la vie de tout un chacun, et des rencontres merveilleuses et magiques qui peuvent s'y produire. **L**

oubliés pendant des décennies, si elle se souvient d'eux c'est pour leur demander de l'aide, soi-disant pour « sauver la démocratie » ! Alphonse, lui, y va d'un morceau d'anthologie : « La société nous a donné de quoi. A nous a donné de quoi, oui, c'est la vérité. [...] A nous a donné les tentations. [...] La société nous met toute sous les yeux; tout ce qu'y a de beau sous les yeux. On dirait qu'à peur qu'on soye pas assez tentés. Ça fait donc qu'à nous achale pour qu'on achète ses bebelles. [...] Toute la saprée bastringue de vie est arrangée pour nous tenter. Et c'est comme ça qu'à nous tient, la gueuse, et qu'à nous tient ben. C'en prend pas une grosse tentation non plus pour qu'on se décide, nous autres, à la donner, not' petite vie de quêteux. » Comme le roman *Alexandre Chenevert*, ce passage me rappelle les slogans publicitaires de *Berlin Alexanderplatz*, venus mettre en lumière le vide sur lequel reposaient – reposent encore davantage aujourd'hui – nos sociétés.

« Alors, tout lui fut rêve et, bravement, elle entra dans le rêve pour y jouer son rôle. Et cependant, tout lui fut effort douloureux pour vivre à la hauteur du rêve. » Un soir, à l'improviste, Jean invite Florentine au restaurant. Elle porte sa petite robe de laine, un bas filé, des ongles au vernis usé qui révèle les taches blanches de son anémie, et elle entend pour la première fois de sa vie le mot apéritif. Nul n'échappe facilement à sa condition. Jean ne s'autorise pas à choisir cette fille qu'il désire, mais pour laquelle il éprouve aussi une pitié encombrante, car l'ignorance de Florentine incarne tout ce qu'il veut fuir. Entre les envies de ses personnages et leur capacité à les satisfaire, il y a cette part secrète des êtres que Gabrielle Roy explore. La portion d'ombre, de non-dit, se situant quelque part entre l'illusion qui maintient en vie, et les désillusions qui font tomber. Un clair-obscur fragile tel un fil tendu sur lequel l'humain, en solitaire au milieu des autres, tente de se déplacer.

À l'heure où l'écart entre riches et pauvres n'a jamais été si vertigineux, la question de la lutte des classes est dépassée, dit-on. Entre les laissés-pour-compte, mis hors d'état de nuire, et les tout-puissants qui savent mettre leurs fortunes colossales à l'abri des lois en influençant le politique, il ne resterait plus qu'une vaste classe moyenne à sécuriser, à endormir dans un confort matériel – et individuel – jusqu'ici inégalé, même si, pour cela, elle doit s'endetter. *Bonheur d'occasion* me rappelle que ce pays de l'ignorance et de la misère ouvrière (souvent francophone) n'est pourtant pas loin derrière nous, qu'il a même façonné ce que nous sommes devenus.

Écouter les ombres

HÉLÈNE FRÉDÉRIK

CE QU'IL ME RESTAIT d'un lointain *Bonheur d'occasion* avant d'y replonger : une tension entre classes sociales, une atmosphère de misère et de mélancolie. Quelque chose de familier par sa proximité géographique et d'inconnu par son éloignement dans le temps : le quartier Saint-Henri des années quarante. Une langue assez classique, sûre d'elle, évocatrice, y allant d'un certain lyrisme tout en pointant l'essentiel.

J'avais oublié beaucoup de choses, parmi lesquelles l'odeur de mélasse du faubourg, l'expression « mon steady », l'omniprésence de l'argent, l'art de décrire une tempête de neige, une certaine dureté dans l'expression de la volonté. J'avais oublié avec quelle acuité s'y présente ce besoin de recommencement que nous connaissons chez nous, et qui prend la forme d'un déménagement perpétuel, avec la conviction que le « nouveau » fera advenir le « mieux ». Surtout, m'avait échappé la quête d'un sens collectif partant de l'expression de misères individuelles.

En donnant la parole au Montréal ouvrier, Gabrielle Roy sut exprimer les préoccupations de l'époque – lesquelles

demeurent, pour certaines, très actuelles. Plus encore, elle parvint à lier la détresse individuelle à un questionnement collectif, notamment sur la guerre, réalisant peut-être par là cette « grande entente », un espace de conciliation, dont elle dit avoir rêvé toute sa vie. En toile de fond, on trouve le cercle vicieux de la pauvreté, représenté par le quartier Saint-Henri et la jeune

Florentine, serveuse au Quinze-Cents. Cette misère est comme surlignée, mise en relief par Westmount et les illusions de la richesse que lui fait miroiter Jean Lévesque, un jeune homme brillant, déterminé à se hisser au-dessus de ses origines orphelines, quitte à sacrifier son sentiment amoureux.

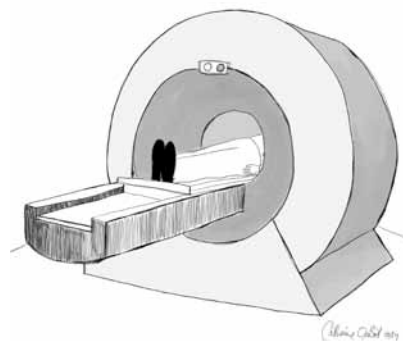
Les soirs d'hiver, ça discute fort chez la mère Philibert. Des chômeurs depuis longtemps en panne de solutions arrivent chez elle transformés en militaires, provoquant toutes sortes de réactions. Emmanuel s'est engagé dans l'armée pour aider, « il y a pas deux sortes de monde sur la terre », dit-il. Boisvert voit les choses autrement. La société n'a rien à donner à des gens comme eux, les gens du faubourg. Après les avoir

GABRIELLE ROY
Bonheur d'occasion
Boréal, 2009 [1945], 466 p.

Je ne sais pas quand j'ai appris le mot *apéritif*. Comme beaucoup d'autres parents de cette génération, les miens sont issus de ce monde-là, qui se demandait jour après jour de quoi demain viendrait les nourrir, un monde où les mères devaient faire des miracles à partir de rien, où la paye des premiers partis venait faire vivre toute la famille et permettait aux rares plus chanceux de poursuivre leurs études. Aussi, il est sans cesse question d'argent dans *Bonheur d'occasion*. Tant de piastres par-ci, tant de piastres par-là, à économiser, qui se retrouvent souvent gaspillées, ou qui manquent, tout simplement. Cette obsession du bas de laine, l'auteure en interroge le sens, volontairement ou non. Son roman l'illustre on ne peut mieux : prendre part au débat collectif que devrait entraîner l'engagement militaire est un luxe que les crève-la-faim ne peuvent toujours pas se payer. Les recruteurs l'ont bien compris. Sur cette question, Gabrielle Roy donne la parole à ceux que l'on n'entend pas. En cherchant à pénétrer « l'âme du peuple », à rebours du populisme, elle explore la part d'ombre de nos sociétés pour en révéler la vérité muette. Comme Alexandre Chenevert évoque « la

sensation réconfortante d'être petit » devant la nature sauvage, elle ramène l'obsession matérielle à ce qu'elle a de dérisoire en atteignant, par la création, par l'écriture, quelque chose de plus grand.

« Chez nous, c'était un mot élastique et, à certaines heures, incompréhensible, parce qu'il évoquait non pas un seul lieu, mais une vingtaine d'abris éparpillés dans le faubourg. Il contenait des regrets, des nostalgies et, toujours, une parcelle d'incertitude. » La préoccupation pour la survie (physique ou identitaire), autel sur lequel on a peut-être sacrifié des questionnements nécessaires, ne se serait-elle pas muée aujourd'hui en obsession pour notre confort individuel? En admettant que oui, il y a tout lieu de croire qu'une fois atteint, ce confort ne parviendra pas encore à gommer le besoin criant que nous avons d'œuvrer collectivement, de nous approprier autrement le politique qu'on nous a enlevé à force de corruptions et de désillusions. Le *chez-nous* élastique, porteur de nostalgies et incertain de Gabrielle Roy se veut englobant. Il installe une tension révélatrice de ce qu'est l'humain. Il se cherche dans ses failles plutôt que dans sa clarté. **L**



— J'espère que je n'ai pas oublié d'éteindre les ronds du poêle.

élections du 7 avril dernier. En lisant les premières pages, je me demandais : allons-nous devenir, nous, Québécois, un peuple folklorique qui ne parlerait plus français que dans de petites villes ou des villages isolés? La langue française que nous parlons et que nous avons pu garder vivante depuis quatre cents ans sera-t-elle assimilée à l'anglais par notre propre faute, notre propre négligence, notre propre indifférence à la défendre comme il se doit? Allons-nous voir sur les tombes de ceux qu'on a aimés, comme Gabrielle Roy l'évoque, ébranlée, les inscriptions *Father* et *Mother* qu'elle a vues sur les tombes de son oncle et de sa tante, eux qui n'ont jamais été *Father* et *Mother* pour personne de toute leur vie?

La jeune Gabrielle prend conscience de l'humiliation d'être francophone dans un pays majoritairement anglophone quand, par exemple, elle suit sa mère de Saint-Boniface à Winnipeg, dans les grands magasins (notamment chez Eaton), où il était quasi impossible d'être servi en français : « Mais il arrivait à maman de se sentir vaincue d'avance, lasse de cette lutte toujours à reprendre, jamais gagnée une fois pour toutes, et de trouver plus simple, moins fatigant de «sortir» comme elle disait, son anglais. » Plus tard, quand elle a constaté que dans les magasins de l'ouest de la ville de Montréal, les choses se passaient de la même manière, Gabrielle Roy en aurait les « bras fauchés, et le sentiment que le malheur d'être Canadien français était irrémédiable. »

Je suis arrivée à Montréal en 1978, deux ans après la première élection du Parti Québécois et un an après que la Charte de

Le malheur irrémédiable

CATHERINE MARTIN

J'AI LU pour la première fois *La détresse et l'enchantement* il y a vingt ans. À relire aujourd'hui le récit autobiographique de cette femme qui, à la fin de sa vie, retourne sur les chemins de sa jeunesse en se souvenant de ses rêves, de ses aspirations et de ses questionnements, je ressens la même intensité, la même émotion. J'y ai retrouvé le même sentiment mélancolique et ces questions qui me taraudent toujours : suis-je devenue celle que j'aspirais à être? Est-ce que mes rêves les plus profonds, les plus vrais, ont été réalisés? Le seront-ils un jour? Gabrielle Roy, en nous racontant son enfance, son adolescence et sa vie de jeune adulte avec sa mère pour, ensuite, dans la deuxième moitié du livre,

GABRIELLE ROY

La détresse et l'enchantement

Boréal, 1984, 506 p.

décrire les deux années où, errante, elle a quitté un monde pour s'ouvrir à un autre et à elle-même, se pose elle aussi ces questions. Au fond, au cours de notre vie, se pourrait-il que nous ne voulions pas trahir cet enfant en nous qui a voulu et rêvé tant de choses?

Toutefois, c'est à la première partie du livre, dite : « Le bal chez le gouverneur », que je vais m'attarder, peut-être parce que j'en avais oublié l'essentiel. Cette fois-ci, la première phrase du livre m'a traversée comme une douleur : « Quand donc ai-je pris conscience pour la première fois que j'étais, dans mon pays, d'une espèce destinée à être traitée en inférieure? » Je n'ai pu lire ces mots et les premières pages du livre sans revivre ce serrement de cœur ressenti au lendemain des